

## Le cyclone et le gouverneur 1943 - 1944

Dans son dernier éditorial, (Arc en Ciel n°147) notre Président souhaitait pouvoir compenser le caractère peut-être parfois trop technique de notre revue, par des témoignages plus personnels, par des récits d'événements vécus par les adhérents. C'est pour satisfaire ce vœu que j'ai rappelé des souvenirs bien anciens et jamais racontés et que j'ai écrit, sur un ton tragi-comique, les pages ci-après, souvent édulcorées par rapport à la réalité.

Je tiens à préciser que, mariés à Lyon en mars 1941 sans un sou et sans logement, Hélène, mon épouse regrettée, et moi avons toujours considéré, qu'elles qu'aient pu être nos difficultés outremer, que nous étions des favorisés par rapport aux millions d'êtres humains emportés dans les errances, les tragédies, les atrocités de l'époque, aujourd'hui trop souvent sous-estimées. Plus de soixante ans après, je le pense encore: je ne me plains pas, je raconte...

### Rappel

*En 1940, la Guadeloupe et la Guyane étaient les deux seuls territoires sous administration française à n'avoir pas satisfait au décret du 29 avril 1929 rendant obligatoire la création d'un Service local de Météorologie.*

*Le Service de La Martinique, au contraire, était bien organisé depuis plusieurs années. On lui avait rattaché l'Observatoire du Morne des Cadets, édifié en 1929, par l'Académie des Sciences, pour la surveillance de la Montagne Pelée.*

*Après l'armistice de juillet 1940, les Gouverneurs de la Martinique, de la Guadeloupe et de la Guyane, poussés par l'amiral commandant la flotte des Antilles, refusèrent de rejoindre la France Libre et demeurèrent fidèles à Vichy. Ce n'est que*

*dans les premiers jours de 1944 que le Gouvernement d'Alger put envoyer aux Antilles de nouveaux dirigeants, alors qu'à Dakar le ralliement s'était fait fin 1942, quelque temps après le débarquement allié en Afrique du Nord.*

...

Au mois de mars 1944, j'étais en poste à Dakar où, faute de personnel, je faisais un peu de tout, de la prévision à la formation du personnel local en passant par la climatologie et l'administration. Après deux ans d'errances dans des logements dépourvus de tout confort, dont l'un, le meilleur, était situé dans la rue des bordels, nous goûtions les plaisirs d'un appartement agréable, avec vue sur la belle baie de Dakar. Hélène mon épouse et mes deux fils, 20 et 2 mois, pouvaient enfin mener une vie normale.

A la fin du mois, le Gouverneur reçut d'Alger, sans aucun commentaire, l'ordre d'envoyer un ingénieur météorologiste à la Guadeloupe. Le sort tomba sur le plus jeune, moi bien sûr! Mais ce n'était pas si simple : les mutations d'une colonie à une autre étaient rarissimes en temps normal, impensables dans la situation de l'époque, alors que le transport des fonctionnaires par avion n'était pas autorisé ! Je créais, à mon corps défendant, un cas sans précédent ! Il n'y avait qu'une possibilité pour aller de l'Afrique Occidentale Française (A.O.F.) aux Antilles : la liaison que la Pan Air avait, peu auparavant, mise en place pour les besoins de l'armée américaine, et aucun français ne l'avait encore utilisée. L'administration, toujours bienveillante, trouva une solution : je rejoindrais mon poste par avion, mais ma femme et mes enfants partirait sur un cargo au Maroc, où ils seraient hébergés dans un centre d'accueil en attendant un très hypothétique bateau pour les Antilles ! Le Colonel, chargé de cette grave affaire assurait que les autorités

américaines ne voulaient pas de femme à bord d'un de leurs fameux hydravions Il me fallut une semaine de démarches difficiles, où je mis ma démission en jeu, pour le convaincre du contraire, et après un délai de trois jours, nous sommes partis avec nos deux enfants et 40 kilos de bagages. Nous étions les seuls passagers ! Nos bagages, par miracle intacts, nous ont rejoint à Basse Terre, dix-huit mois plus tard, soit trois mois avant mon départ de l'île.

L'Atlantique Sud à 3.000 mètres d'altitude - Natal où l'herbe verte et la profusion de fleurs nous parurent surnaturelles après les sables sénégalais - l'Océan vert de l'Amazonie - Belem où un toubib tatillon voulait envoyer mon fils aîné à l'hôpital parce qu'il avait 37.7 de température sous un soleil de plomb - Trinidad où l'Intelligence Service me questionna de 23 h. à 2 heures du matin pour savoir ce que j'allais faire à La Guadeloupe, ce que j'ignorais moi-même ! Trois jours dans un hôtel de luxe, avec une chambre à quatre lits, et un cuisinier français qui ajouta pour nous une bouteille de Bordeaux au menu normal, bref la belle vie, si ce n'est que personne ne voulait accepter les billets de l'A.O.F. et je dus aller mendier quelque monnaie auprès d'un Consul de France effaré, qui dut, de surcroît, régler la note d'hôtel ! Enfin le petit hydravion qui desservait le chapelet des Petites Antilles nous déposa en baie de Pointe à Pitre. Un guadeloupéen, rencontré à bord, m'avait affranchi :

*"L'île, Monsieur, est un pays de paradoxes, ou de contresens si vous préférez : l'archipel se compose essentiellement de deux îles quasiment siamoises, elles se touchent mais ne se ressemblent pas ; l'une, la plus petite, volcanique et montagneuse, est appelée La Basse-Terre, l'autre, plus grande et plate, est La Petite Terre - moi, qui, comme vous voyez, suis noir, je m'appelle Leblanc, mon ami Lenoir est blanc*

*- Pointe à Pitre, la ville commerçante, sale, agitée, et sans autre agrément que sa baie, n'est pas la capitale, qui se trouve à Basse Terre; celle-ci ne vit que grâce au Palais du Gouverneur, lequel préfère sa résidence de Saint Claude !"*

Je rencontrai, à Pointe à Pitre, le Gouverneur Berthaut, le jour même de mon arrivée. D'origine réunionnaise, il était de taille médiocre, intelligent, coléreux et mal embouché. Ni son comportement, ni celui de son épouse, ne correspondaient à l'image classique d'un fonctionnaire de son rang. Il était très fier de sa promotion récente et inespérée de Commandant de cercle au Cameroun à Gouverneur. Il m'expliqua qu'il avait demandé d'urgence un Ingénieur Météo parce que les Américains de la Pan Air l'avaient menacé d'implanter eux-mêmes une station pour donner des informations à leurs hydravions, mais aussi parce que, ni lui, ni le Conseil Général, ne voulaient dépendre de la bonne volonté du Service de la Martinique. Je sus plus tard que seule la seconde raison était exacte : la rivalité entre les deux Iles était permanente et La Guadeloupe n'admettait pas la moindre subordination à sa voisine plus riche et jalouse. En outre, les prétentions affichées de mon collègue de La Martinique pour prendre La Guadeloupe sous son autorité, avaient provoqué une tension dont j'ignorais tout et qui me créa bien des ennuis, que je ne détaillerai pas ici, jusqu'à la fin de mon séjour.

Le Gouverneur me dit qu'il comptait sur moi pour créer un service qui satisfasse à tous les besoins, qu'il mettait à ma disposition tous les crédits dont j'aurais besoin, qu'il m'avait réservé un bureau près de lui, dans son palais de Basse-Terre et qu'il y avait un logement disponible pour ma famille dans les hauteurs de Saint-Claude.

J'étais ravi : des crédits et un logement, tout s'annonçait bien. Mais je ne fus pas long à perdre mes illusions. Nous avons trouvé, en débarquant, une Guadeloupe complètement ruinée car les Etats Unis avaient soumis, pendant trois ans, les trois territoires français à un très

sévère blocus économique, les obligeant à une autarcie totale. Les entrepôts, bourrés de sucre et de rhum attendaient vainement la reprise du trafic maritime et des exportations ; les magasins étaient totalement vides. Il nous fut impossible d'acheter les indispensables compléments à nos 40 kilos de bagages. Ajoutez que ma solde se trouva diminuée de moitié et que, là encore, personne ne voulait de nos très maigres économies en monnaie africaine !

Le logement promis était le dernier sur la sente rocailleuse qui escadait les 1500m d'altitude de la Soufrière, le volcan sulfureux et toujours fumant. Il était parfaitement incompatible avec les besoins de ma petite famille et se trouvait dans un état lamentable, étant inoccupé depuis plusieurs années. On m'assura plus tard qu'il avait abrité un lépreux ce qui expliquait son abandon ! Nous ne pûmes, à Saint Claude, trouver qu'un petit logement, sans aucun confort, une vraie «case à nègres» isolée et perdue sous les bananiers. Nous avons aménagé un berceau sur deux fauteuils accolés, dormi, faute draps, sur des lés de tissus disparates et utilisé vaisselle et ustensiles prêtés par notre femme de ménage, noire bien sûr. Elle s'appelait Lucile et je n'oublierai jamais sa générosité. A ce moment critique de mon séjour, je n'ai reçu aucune aide ni de l'administration, ni des autres fonctionnaires blancs, installés depuis longtemps. Les choses s'arrangèrent bien sûr, lentement, mais mon épouse n'a jamais oublié les longues journées qu'elle a passées, seule avec nos deux fils, à écouter l'interminable tintement des averse orageuses sur les toits de tôle ondulée, pendant que je travaillais à Basse-Terre.

Quant aux crédits promis, le Directeur des Finances me signifia que mon Service n'existait pas au budget, et, qu'au surplus, je lui créais des difficultés: il ne savait comment rembourser le Consul de Trinidad, et il profita de «mes abus» pour me refuser toute indemnité de déplacement !

J'eus vite fait le tour de mon royau-

me. Il existait une station, installée en 1942, grâce à mon collègue de la Martinique, correctement dotée en matériel et tenue par des agents, en majorité martiniquais. Elle était située dans un hôtel, désaffecté faute de clientèle, sur la très belle plage du Gosier, devenue depuis un des hauts lieux du tourisme Antillais. Une liaison radio directe avec Fort de France assurait l'échange de données et de renseignements ; j'appris, assez rapidement, qu'elle permettait aussi au chef de station de tenir son patron au courant de tous mes faits et gestes : je dispose encore du texte de quelques messages échangés, bien sûr codés ! Il n'existait aucun dossier ni aucune archive et il me fallut chercher pour apprendre que le choix du site et l'aménagement de la station étaient l'œuvre d'un collègue de la Martinique, Gouault, qui s'était fait une célébrité locale en se faisant descendre dans une des cheminées fumantes et gainées de soufre du volcan. Il fut, contre son gré, rappelé à Fort de France et, peu après, on le trouva sans vie dans une chambre de l'Observatoire du Morne des Cadets.

Outre la station du Gosier, il n'existait sur l'île qu'un maigre réseau pluviométrique, pratiquement sans surveillance, et deux stations climatologiques : l'une était tenue par les gendarmes à Saint Claude, mais abri et pluviomètre étaient sous le couvert de grands arbres ; l'autre, au lycée de Pointe à Pitre, était confiée à une dame, professeur de physique, qui poussait le dévouement jusqu'à emporter, chaque week-end, thermomètres et baromètre dans sa maison de campagne à 400 mètres d'altitude ! J'oubliais, il y avait aussi un «détourneur de cyclones», un pauvre bougre, employé de banque assez minable, qui avait réussi à abuser le Conseil Général et fini par obtenir une très maigre indemnité annuelle; il convient cependant, avant de se gausser, de rappeler que le cyclone de septembre 1929 avait fait 1200 victimes dans la baie de Pointe à Pitre.

Il n'était pas question de toucher à la station du Gosier, qui fonctionnait correctement et je ne pouvais

absolument pas acheter de matériel sur place, ou même en commander ni en France, encore occupée, ni aux U.S.A. Je ne pouvais donc, pour préparer le développement du Service, que recruter et former du personnel local. Le Gouverneur se laissa convaincre et m'autorisa à embaucher huit élèves, mais il exigea que parmi eux, il y eut des femmes ! Ceci ne me posait aucun problème, mais je savais que ce n'était pas le cas, à l'époque, en France. Je recrutais donc, après appel et entretiens, huit jeunes guadeloupéens sans emploi, dont deux jeunes filles et un bachelier. Je transformai mon bureau de Basse Terre en salle de classe et pris un grand plaisir à cet enseignement, dont les élèves étaient très assidus. Ils m'ont prouvé leur reconnaissance quarante ans après, et encore récemment; de mon côté, ceux qui sont encore de ce monde savent que je ne les ai pas oubliés. La fin des cours se fit peu avant mon retour en France, en décembre 45, après près de quatre ans de séjour outre-mer et près d'un an sans nouvelles de ma famille, qui ignorait ma mutation. J'ai appris, en 1948 que mes élèves avaient été intégrés dans les corps de la Météorologie Nationale à leur création, le bachelier comme Ingénieur des Travaux, les autres comme Techniciens. Vers 1952, notre collègue Guilmet, qui venait de quitter ses fonctions de Chef du groupe Antilles-Guyane, m'assura que mes anciens élèves avaient une formation supérieure à celle donnée par l'Ecole de la Météorologie; c'est là, peut-être, le plus beau compliment professionnel que j'aie jamais reçu et je ne l'ai jamais rapporté.

Il est bien évident que je n'avais rien pour faire de la prévision. Je recevais les bulletins quotidiens de Fort de France et ceux du grand centre américain de Porto Rico, que je transmettais aux intéressés et notamment au Gouverneur. Peu à peu, je rentrais dans ses bonnes grâces et il alla jusqu'à m'inviter à occuper, dans les dépendances du Palais, les logements laissés vides par ses serviteurs appelés à Saint Claude. Hélène, qui avait obtenu un poste de professeur de Français-

Latin au Lycée de Basse-Terre, réussit, malgré la présence de lavabos dans chaque pièce, à les rendre avenants. Et il y avait une si belle vue, sur la mer d'un côté, sur le volcan de l'autre, qu'elle oublia presque les bananiers de la route de Gourbeyre.

Vers le début du mois de septembre, le bruit courut que le Gouverneur allait se rendre à La Désirade, grand bloc de roches volcaniques arides, situé à quelques 50 kilomètres dans le nord-est de Pointe à Pitre. Aucun des dirigeants de l'île ne s'y était rendu depuis le tragique déplacement du Gouverneur Eboué en 1938 : en passant l'étroite et dangereuse passe aménagée dans le récif corallien, son embarcation s'était retournée et son chef de cabinet s'était noyé !

Un matin, le Gouverneur me fit appeler et m'annonçât qu'il devait se rendre le lendemain à La Désirade, «pour inaugurer une pissotière» dit-il - en fait il s'agissait de salles de classe ! Il me demanda le temps qu'il ferait et je ne pus que lui tendre les deux bulletins du jour: américains et français s'accordaient, un cyclone s'approchait de La Guadeloupe qu'il devait atteindre ce même jour. En tant que réunionnais, il n'ignorait rien des cyclones, mais paraissait fort navré de devoir remettre son voyage, car un inspecteur des colonies devait l'accompagner. Il me demanda de le tenir informé, ce que je fis, bien sûr, ponctuellement toute la journée: la prévision se confirmait d'heure en heure. Dans la soirée, il me dit :

«Je vous attends dans mon bureau demain matin, six heures.»

J'installai un baromètre à mercure près de mon lit et téléphonai au Gosier toutes les heures. Le vent forçait un peu, mais ne dépassait pas encore 60 noeuds ; Les prévisions reçues étaient toujours aussi pessimistes. Je ne dormis guère.

A 6 heures, j'étais dans le bureau du grand chef, toujours de mauvais poil et hésitant. Je lui tendis les derniers bulletins reçus et il se mit en fureur : «Mais vous, qu'est ce que vous pensez ? Pourquoi est ce que je vous paye, si vous n'êtes même

pas foutu de faire une prévision ?» J'essayai de cacher mon émoi et d'assurer ma voix pour finir par répondre :

«Monsieur le Gouverneur, vous savez très bien que je n'ai pas les moyens de faire de la prévision, mais, puisque vous me demandez mon avis personnel, je pense que, du fait que la direction du vent est stable, le cyclone passera dans l'est ; il y aura gros temps, mais sans plus.»

Il me regarda dans les yeux, réfléchit 30 secondes, et déclara :

«Bon, j'y vais, mais...je vous emmène. Soyez ici dans une demi-heure, avec votre baluchon.»

Nous sommes partis de Pointe à Pitre sur une navette de la Royale et fûmes copieusement secoués et trempés ; la fameuse passe fut franchie sans encombres et nous avons débarqué, sur la mince passerelle du petit port, revêtus de toute notre dignité et d'un slip de bain. Là, un petit négrillon brandissait un télégramme en criant ; «Li chef di service météo, li chef di service météo ????». Le message venait de Fort de France ; je tendis la main, le regardai et le présentai au Gouverneur qui lut à haute voix : «Le cyclone abordera La Désirade vers 10 heures.» Il en était 11 ! Le Gouverneur froissa la feuille et déclara: «Des vrais cons !». Ce mot historique fut la conclusion de cette affaire.

• Pierre Duvergé •